

trigon-film

présente

Sans signe particulier

Un film de Fernanda Valadez
Mexique, 2020



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS
Kathrin Kocher
medien@trigon-film.org
Tel. 056 430 12 35

MATERIÉL PHOTO www.trigon-film.org

Première en streaming: 18 février 2021

FICHE TECHNIQUE

Titre original	Sin señas particulares
Titre français	Sans signe particulier
Scénario	Fernanda Valadez, Astrid Rondero
Montage	Fernanda Valadez, Astrid Rondero, Susan Korda
Image	Claudia Becerril Bulos
Musique	Clarice Jensen
Son	Omar Juárez Espino
Equipment	Dalia Reyes
Production	Astrid Rondero, Fernanda Valadez, Jack Zagha, Yossy Zagha
Pays	Mexique
Année	2020
Durée	97 minutes
Langue	Espagnol/f/a

FICHE ARTISTIQUE

Mercedes Hernández	Magdalena
David Illescas	Miguel
Juan Jesús Varela	Jesús
Ana Laura Rodríguez	Olivia
Laura Elena Ibarra	Chuya
Xicotentalt Ulluoá	Pedro

FESTIVALS ET PRIX entre autres

Sundance 2020

Prix du Public | Prix spécial du jury pour le meilleur scénario

Zurich Film Festival

l'Oeil d'or du meilleur film

San Sebastián International Film Festival

Horizontes Latinos Award & Spanish Cooperation Award

Molodist International Film Festival

Grand Prix

SYNOPSIS

Mexique aujourd'hui. Magdalena n'a plus de nouvelles de son fils depuis qu'il est parti en bus rejoindre la frontière. Partie à sa recherche, elle rencontre Miguel expulsé des Etats-Unis qui veut retrouver sa mère et son village. Ils traversent ensemble un territoire abandonné par ses habitants qui fuient les gangs. Leur quête les conduira à une vérité inattendue.



BIOGRAPHIE DE FERNANDA VALADEZ



FILMOGRAPHIE

2020 SIN SEÑAS PARTICULARES

2014 400 MALETAS (court)

2010 DE ESTE MUNDO (court)

Née en 1981 à Guanajuato au Mexique, Fernanda Valadez a tout d'abord étudié la philosophie et la culture sud-américaine, puis décida qu'elle avait peu d'intérêt pour les

abstractions. Elle voulait aller au plus proche des émotions, sur ce qui se passait au travers du traitement d'histoires. L'écriture lui parut tout d'abord la voie à prendre, et finit alors par se décider pour le cinéma et terminer au Centro de Capacitación Cinematográfica de Mexico qui lui donna la possibilité de produire son premier film de fiction *Sin señas particulares* (*Sans signe particulier*). Auparavant, son court-métrage de diplôme *400 bags* fut sélectionné au Talent Campus de la Berlinale 2013 et fut finaliste du Student Academy Awards dans la catégorie Etranger. Fernanda Valadez a aussi obtenu plusieurs récompenses internationales pour ces précédents courts-métrages. Elle est la cofondatrice de la société de production Enaguas Cine avec laquelle elle a produit deux fictions: *The Darkest Days of us* et *Ricardo Sotos Plastic*.

ENTRETIEN AVEC FERNANDA VALADEZ, RÉALISATRICE

C'est votre premier long métrage en tant que réalisatrice. Quel a été le point de départ de votre travail?

Ce fut un long processus qui a été fait en plusieurs étapes. En effet, au Mexique, dans les années 2010, nous avons connu un pic de violence inattendu. Un événement en particulier a marqué les esprits: 17 migrants avaient été retrouvés morts près de la frontière avec le Texas. C'était de toute évidence une scène de crimes, puisqu'ils avaient été assassinés froidement d'une balle dans la tête. Puis en 2014, à Mexico, quelques temps après la projection de mon court métrage de fin d'étude *400 Maletas*, nous avons appris qu'un groupe de jeunes garçons avait été exécuté par des militaires à quelques kilomètres de là. C'est un lanceur d'alerte, à l'intérieur de l'armée-même, qui a fuit l'information. Plusieurs avocats et organisations des Droits de l'homme se sont mobilisés. On s'est aperçu, à la suite d'enquêtes, que ces garçons assassinés avaient tous été kidnappés dans leur propre village, très jeunes. Certains deviennent des enfants soldats, des enfants des cartels, et leur destinée a quelque chose de profondément tragique. Ces événements ont précipité les recherches que j'avais commencées à entreprendre pour mon long métrage. S'est alors posée la question du point de vue à adopter pour parler de la violence et de son caractère cyclique. J'ai tendance à croire que la violence entraîne la violence, que ceux qui la subissent sont plus prompts à devenir violents. C'est le caractère métaphorique de cette spirale infernale qui m'a interrogée. Je crois que cela révèle ce que nous sommes, nous, Mexicains, au milieu de ce chaos. Je me suis donc ancrée dans la fiction et ai choisi de raconter l'histoire à travers les yeux d'une mère dont le fils a disparu depuis des mois.



Comment s'est déroulée la phase d'écriture?

L'écriture est une étape qui me passionne. Je me sens libre de pouvoir explorer. La fiction est l'outil dont j'avais besoin pour rassembler tous les témoignages, les transformer en un groupe de personnages et réinterpréter leur voyage, qui ressemble de près à une

descente aux enfers. Cependant, je me suis retrouvée bloquée à un certain stade de l'écriture. J'avais un premier jet, qui était convenable, mais le soutien d'Astrid Rondero a été précieux à ce moment-là puisqu'elle avait déjà travaillé à l'écriture de plusieurs longs métrages. Collaborer avec elle a été une expérience aussi riche qu'exaltante. Nous avons réussi à nous comprendre d'emblée. Nos échanges étaient stimulants, une idée entraînait une autre. C'est ensemble, par exemple, que nous avons inclus au scénario le personnage du diable, et c'est ainsi que le film a pris une autre dimension.

Aviez-vous des références artistiques ou historiques en tête durant la préparation?

Des livres, en majorité. Quelques films. J'ai regardé beaucoup d'archives sur l'Holocauste durant le travail préparatoire. C'est une page de l'histoire qui nous a tous marqués, et même si ce qui se passe au Mexique est différent, le motif récurrent de la violence imprime le même sentiment d'horreur. C'est cette réflexion qui m'a guidée. Ce genre d'épisodes traumatiques fait réfléchir à notre rapport à l'humanité. J'ai lu sur les génocides au Rwanda, la manière dont certaines ethnies en éradiquent d'autres, au prétexte des différences qui n'existent pas ou seulement dans notre imagination. Les séparations ethniques sont clairement des constructions du XIXe et XXe siècles. Le film qui m'a le plus inspiré est *La Randonnée (Walkabout)* de Nicolas Roeg avec sa manière de prendre de la distance, de filmer les paysages, de prendre le temps. Je n'ai jamais essayé de recopier son style. Un autre film a occupé mon esprit durant la préparation est *L'Ascension (Восхождение)* de Larissa Cheptiko, qui se déroule durant la seconde guerre mondiale.

***Sin señas particulares* se présente comme un drame, mais la trajectoire des principaux personnages l'oriente progressivement vers le cinéma de genre.**

En effet. J'ai tenté de structurer *Sin señas particulares* comme un road movie, plus lyrique que naturaliste, tout en cherchant graduellement les sensations du thriller. J'ai trouvé que la combinaison de ces éléments m'aiderait à exprimer ce phénomène de violence dans notre pays qui me laisse sans voix. Ce qui est très important aussi pour moi, c'est que le film soit perçu comme un voyage, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. Parce que c'est justement ce rapport à l'émotion qui m'a permis d'introduire des éléments qui ne sont pas naturalistes. Je voulais donner la sensation d'une exploration progressive de la palette des émotions du personnage principal : ses peurs, ses espoirs, ses croyances. Et pour que cela soit palpable, je devais à la fois déterminer les étapes de son odyssée et adapter le langage cinématographique, qu'on sente à travers lui ce que vit cette mère à la recherche de son fils et donc définir le cadre en conséquence. Quand la réalité est trop dure à encaisser, elle fait émerger dans le film des images et figures qui font partie de notre culture, tel que le diable, ce qui, à mon sens, aide les personnages à mieux comprendre ce qu'ils sont en train de traverser. Plus on s'approche de la fin du film, plus j'ai voulu lui donner la tension d'un thriller, le personnage principal se déplaçant vers un

territoire inconnu, rongé par la douleur et la peur. Tout cela découle de mon intention de départ: filmer une femme qui affronte des événements extraordinaires tout en parvenant à rendre familier son récit, et rien n'est plus familier que le vécu d'une mère.



Vous vouliez donc offrir un récit universel mais y fixer de nouvelles images?

Durant le tournage, je nourrissais l'idée de faire aimer mes personnages et ma manière de les filmer même à ceux qui avaient eu des préjugés sur le cinéma latino-américain. Avec mon court métrage, j'ai participé à plusieurs ateliers professionnels dans le cadre du programme «Talents» de la Berlinale. Ces ateliers visaient à mettre en relation les jeunes cinéastes avec des jeunes distributeurs et vendeurs internationaux, en quête de nouveaux projets. J'avais été interpellée par les idées très arrêtées que certains vendeurs avaient sur le cinéma latino-américain. Mon rapport à la conception du film et au montage s'est renforcé davantage suite à cette réaction. J'étais déterminée à faire à ma manière. J'ai tendance à m'appuyer sur ce qui relève du sensible, et vivre le film à travers les yeux d'une mère est une expérience qui, je crois, concerne tout le monde, peu importe nos origines ou notre culture. Dès le départ, je voulais une approche plus émotionnelle qu'anthropologique de l'histoire. Quant à la combinaison des éléments réalistes à des éléments surnaturels ou symboliques dans le film, je crois que ça fait naturellement partie de la culture latino-américaine qui repose pour beaucoup sur des formes d'expressions diversifiées.

Les décors ont également une fonction particulière. Ils représentent plusieurs des étapes du voyage que fait l'héroïne: les centres administratifs, les maisons abandonnées, la frontière, le désert... Comment avez-vous déterminé les localités de tournage?

Ça a été une aventure passionnante. Les endroits où nous avons filmé ont été précisément sélectionnés, pour leur valeur esthétique mais aussi pour leur valeur symbolique. Ils figurent de manière métaphorique l'intériorité des personnages, les mettant en perspective. Ces différents espaces et paysages reflètent leur quête intérieure. La

plupart du film a été tourné dans les environs de ma ville natale, Guanajuato. Tout était réuni dans un mouchoir de poche, mais nous avons attentivement choisi les espaces pour raconter la trajectoire intime de Magdalena. C'est l'expérience du voyage qu'elle fait qui compte à mes yeux, la manière dont elle ressent les choses. Une partie de notre stratégie a été de tourner dans ces espaces à différentes saisons, différents stades sur une année. Ça a été possible de le faire parce que nous étions une petite équipe, Astrid, Claudia, les acteurs et moi. Hormis pour les scènes qui ont été tournées hors de Guanajuato où là, il y avait plus de monde sur le plateau et des règles plus conventionnelles, nous étions la plupart du temps en équipe réduite, comme si nous tournions un documentaire. Il nous fallait être discrètes et mobiles, surtout pour tourner derrière la frontière car nous ne devions pas être repérées. Le défi global a été de créer une atmosphère cohérente du début à la fin du film, dans les conditions évoquées. Les maisons que l'on voit à l'écran, celles de Magdalena et Miguel par exemple, nous les avons construites pour les besoins du récit. Elles ont été conçues pour qu'on puisse avoir le parfait espace, les textures et les lumières qu'on voulait voir évoluer selon les scènes et leurs humeurs. J'espère avoir réussi à faire un film dont l'atmosphère se déploie progressivement. Un film mouvant, visuellement riche, où le cinéma a aussi une fonction poétique et humaine.

Quelles ont été les conditions de financement et de tournage?

Nous avons obtenu en amont du tournage certaines aides, mais la plupart de celles-ci ont finalement été réduites de moitié. Il a donc fallu repenser le scénario. Les problématiques sociales et sociétales qu'aborde le film n'ont pas rendu son financement facile. Mais, nous ne voulions pas que notre créativité soit affectée. Ces conditions financières limitées nous ont finalement permis, avec Astrid Rondero et Claudia Becerril, d'être plus libres et de laisser derrière nous les attentes dogmatiques du marché.

J'ai réfléchi très sérieusement à ce qu'il y allait avoir dans le champ et ce qui allait être hors-champ. Le personnage de Magdalena fait un voyage dans l'inconnu, il avance à tâtons, et à travers le choix des focales on peut percevoir ces hésitations, le sentiment de désolation, parfois la terreur, mais aussi la ténacité et l'amour. Je voulais visuellement exprimer ses états de lutte et la variété des paysages et espaces qu'on a choisis de filmer leur donnait corps.

Comment avez-vous composé le personnage de Magdalena?

Je voulais dès le début que le personnage principal soit une mère. Au Mexique, il y a beaucoup de familles de victimes qui se sont regroupées... Tout au début, c'était plus spécifiquement le combat des femmes et des mères. Ce sont les premières à avoir eu la force et la conviction de partir à la recherche des disparus, chercher des réponses, trouver les corps ou ce qu'il en reste. Personne ne l'avait fait auparavant. L'histoire de notre société est assez triste mais elle est aussi faite de résilience. L'implication sans faille de

ces femmes et familles dans ces longs processus de recherche m'a toujours beaucoup émue. Il y a un slogan qui est souvent utilisé dans les manifestations de ces associations ou groupes de victimes: «Ils/elles ont été pris/prises vivants/vivantes, nous le/la voulons vivants/vivantes». Je crois que, globalement, la société mexicaine a pris conscience de la crise humanitaire qu'elle traverse et plusieurs actions se mettent petit à petit en place. Des techniques spécifiques de recherche ont par exemple été mises au point. Comme l'utilisation de bâtons en métal qu'on plante dans la terre. Si en les sortant du sol, une odeur de pourriture se dégage, nous sommes sûrs de la présence de corps humains. Plusieurs cadavres ont été retrouvés de cette manière aux quatre coins du Mexique. Et ce qui me bouleverse, c'est que même lorsque ces familles de victimes ont retrouvé les corps de leurs disparus, elles continuent de prêter main forte aux autres familles par solidarité. C'est encore un des paradoxes de la société mexicaine, d'un côté, une violence qui gangrène les esprits et le pays, et de l'autre, des réseaux de solidarité qui se déploient.

Vous retrouvez Mercedes Hernández pour ce film qui, avec David Illescas (Miguel), sont les deux seuls acteurs professionnels.

Nous avons déjà tourné ensemble pour mon court métrage. Une des raisons qui a motivé mon choix de retravailler avec Mercedes, c'est qu'elle est non seulement une formidable actrice et qu'en plus, elle a également une carrière de conteuse. Elle est capable de travailler avec des acteurs non professionnels. Mercedes sait tisser des liens avec ceux qui l'écoutent dans les théâtres en plein air où elle exécute ces performances. Sa spontanéité est une qualité précieuse pour moi. Elle m'a beaucoup aidée durant le tournage, notamment dans la direction d'acteurs, dans la relation avec les comédiens amateurs ou non professionnels qui venaient tous de Guanajuato, mon village natal.

L'équipe qui vous entoure est presque à 100% féminine. C'est un choix de votre part?

Je constate qu'il y a plusieurs domaines dans le monde où la présence des disparités est encore très forte, notamment à la tête des départements cinéma. Avant de réaliser ce premier long métrage, j'ai produit plusieurs films. Je sais, d'expérience, ce que c'est de mener un projet à terme, de composer et manager une équipe. Le cinéma est une affaire de hiérarchie, elle est très stricte. Et j'ai remarqué que quand des femmes sont à la tête de projets, tout est moins compliqué qu'avec des hommes, pour des raisons artistiques comme pour des raisons d'ego. Je ne voulais pas me compliquer la vie davantage pour ce long métrage, et les expériences que j'avais précédemment eues avec des hommes, à la production notamment, m'avaient suffisamment échaudée pour que je ne reproduise pas ce schéma. Je voulais m'entourer de complices. J'étais sûre de vouloir travailler avec une chef opératrice, Claudia particulièrement. Lorsque j'ai commencé à chercher les talents pour les autres postes, je me suis posée la question du genre. J'ai rencontré des hommes

et des femmes, mais je dois dire que les candidatures féminines m'ont paru plus convaincantes. Il fallait être prêt à travailler selon des dispositions qui n'étaient pas si traditionnelles. Et j'ai trouvé que les femmes répondaient globalement de manière plus créative à ce type de conditions.

Le cinéma, l'art en général, peuvent-ils jouer un rôle concret?

Je crois que l'art tel que le conçoit la jeune génération a un rôle à jouer. Nous faisons tous partie de la discussion sociale. C'est en y participant qu'on peut changer le cours des choses, à petite ou grande échelle. Au Mexique désormais, nous avons un nouveau gouvernement, plus progressiste, que nous avons pour la plupart accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Mais nos attentes ont vite déchanté. On finit par comprendre que pour que les choses changent, il faut participer à ce changement, pas seulement le vouloir, mais agir pour. Le cinéma traverse lui aussi une crise économique actuellement à cause de la pandémie mondiale. Beaucoup des fonds de soutien à la création ont disparu et nous essayons de nous battre pour les récupérer. Cela fait encore partie des nombreux paradoxes du Mexique qui est un pays qui a d'énormes besoins sociaux et en même temps une industrie cinématographique très forte, composée aussi de voix féminines qui, à mon sens, font une différence. Ces dernières années, nombreux ont été les films de fiction ou documentaires qui ont permis, je trouve, de mieux comprendre la société mexicaine, J'espère que mon film œuvre aussi dans ce sens.

Propos recueillis en juillet 2020.



MERCEDES HERNÁNDEZ

Actrice populaire, productrice et conteuse d'histoire Mercedes Hernández a joué dans plus de 25 pièces de théâtre. Pour son travail de conteuse, elle a reçu le prix FONCA (fonds national mexicain pour la culture) de la meilleure performance. Elle obtient son premier grand rôle au cinéma dans le film *The Violin* de Francisco Vargaz sélectionné au festival de Cannes dans la catégorie «Un Certain Regard» (2005). Plus tard, elle participe au film *Of Childhood* (2010) du réalisateur mexicain Carlos Carreras. Parmi ses autres films, on retiendra *La Tirisia* de Jorge Pérez Solano pour lequel elle a reçu une nomination pour meilleur second rôle féminin aux Prix Ariel 2015.

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tel. 056 430 12 30
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

MÉDIAS

Kathrin Kocher
Tel. 056 430 12 35
medien@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film